

**Cahiers d'études africaines**157 | 2000
Varia

M'Bokolo, Elikia, dir., avec la collaboration de Sophie Le Callenec et de Thierno Bah, Jean Copans, Locha Matéso, Lélo Nzuzi. – *Afrique noire. Histoire et Civilisations*. Tome I, *Jusqu'au XVIII^e siècle*. Tome II, *XIX^e-XX^e siècles*. Paris, Hatier-Aupelf, Université des réseaux d'expression française (UREF), 1992, I : 496 p. ; II : 576 p. (« Universités francophones »)

Anne Piriou

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/20>
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000
ISBN : 978-2-7132-1346-5
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Anne Piriou, « M'Bokolo, Elikia, dir., avec la collaboration de Sophie Le Callenec et de Thierno Bah, Jean Copans, Locha Matéso, Lélo Nzuzi. – *Afrique noire. Histoire et Civilisations*. Tome I, *Jusqu'au XVIII^e siècle*. Tome II, *XIX^e-XX^e siècles*. Paris, Hatier-Aupelf, Université des réseaux d'expression française (UREF), 1992, I : 496 p. ; II : 576 p. (« Universités francophones ») », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 157 | 2000, mis en ligne le 24 avril 2003, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/20>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Cahiers d'Études africaines

M'Bokolo, Elikia, dir., avec la collaboration de Sophie Le Callenec et de Thierno Bah, Jean Copans, Locha Matéso, Lélo Nzuzi. – *Afrique noire. Histoire et Civilisations*. Tome I, *Jusqu'au XVIII^e siècle*. Tome II, *XIX^e-XX^e siècles*. Paris, Hatier-Aupelf, Université des réseaux d'expression française (UREF), 1992, I : 496 p. ; II : 576 p. (« Universités francophones »)

Anne Piriou

Sous un titre classique, ce manuel recèle approches, objets et méthodes novateurs : au-delà des lectures par le politique, des ethno-histoires ou des analyses strictement sectorielles (les migrations, les États, les échanges) l'accent est mis ici sur tout ce qui « se lie et se commande mutuellement : la structure politique et sociale, l'économie ; les croyances, les manifestations les plus élémentaires comme les plus subtiles de la mentalité »¹. L'une des questions sous-jacentes aux deux tomes est la recherche de ce qui, au-delà des particularismes et des accidents conjoncturels -- le temps court -- est commun depuis deux siècles (II) si ce n'est plus (I), aux sociétés africaines. Comment

s'organise, sur une très longue durée, la dialectique de l'ouverture aux autres mondes et de l'autochtonie ? la diversité des devenirs collectifs ? Par divers jeux d'échelle et de comparaisons² entre situations contextualisées, expliquant des phénomènes conjoints dans une civilisation donnée³ en saisissant à la fois leur spécificité et leurs liens, cette synthèse répond au besoin actuel d'une autre histoire de l'Afrique.

Le choix de l'échelle macro-historique dont le prisme permet de donner sens à des phénomènes -- envisagés parfois encore de manière isolée chez certains spécialistes en mal de particularismes, qui courent de ce fait le risque de nier sa légitimité historique -- illustre cette ambition ; elle dessine la cohérence historique de dynamiques politiques et sociales porteuses d'inventions permanentes : on s'engage dans une traversée critique qui interroge les conflits, les marges et les ruptures et non pas seulement les continuités, ou les unités consensuelles. Il s'agit aujourd'hui de repenser le passé africain en termes de mouvement et non plus d'identités figées : aux histoires de type « antique » (J. G. Bidima) des États, analysés hier comme des Empires prestigieux, à l'exaltation de grandes figures africaines dans le contexte d'affirmation de la légitimité de leurs sociétés par les historiens des indépendances, succède une discipline qui n'a plus besoin de se justifier ; elle porte la marque d'une époque où il est possible de rendre compte de la « banalité » du continent. Démontrer que le territoire élargi de l'historien de l'Afrique fait désormais partie de la *world history* est l'un des mérites du manuel.

La réflexion épistémologique n'en reste pas moins nécessaire. Le chapitre « Débats et Combats » (I, pp. 35-50) démêle sous des discours académiques en apparence neutres, l'écheveau touffu des polémiques et le poids des appartenances à des doctrines plus ou moins extérieures aux enjeux africains : travail d'élucidation à la fois historique et politique ; si les débats sur la possibilité même d'une histoire de l'Afrique ne sont plus de mise aujourd'hui⁴ d'autres enjeux leur ont succédé. Les préjugés produits par l'analyse coloniale ou -- paradoxalement -- par les révolutions théoriques ultérieures, marxisme en particulier, sont loin d'être épuisés ; l'auteur remet en question le concept de civilisation traditionnelle « dont l'élaboration, la production et les significations constituent l'un des objets de l'histoire » (p. 5), et invite, « dans l'intérêt même du développement du travail historique en Afrique plus que par recherche d'une vaine polémique, [à] s'atteler à l'archéologie [...] de ces théories et mythes "scientifiques" [...] à leur filiation jusqu'à notre époque » (p. 39). Ces préalables posés, E. M'Bokolo affirme d'emblée l'une de ses options : « Aussi loin que nos connaissances -- certes encore fragiles -- remontent, nous voyons bien que l'Afrique s'est trouvée en relations continues avec les autres parties du monde » (p. 21). Trois gros chapitres⁵ font le point sur le long commerce (du VII^e au XIX^e siècle) des Noirs, « dont la frontière n'a cessé, sous des formes diverses et insidieuses, de pénétrer toujours plus avant dans le continent ». Par sa position à l'intersection des « systèmes mondes » planétaires, l'étude des traites trouve place dans une histoire comparée des civilisations. Toutefois, « il ne s'agit là que de chantiers [...]. Faute d'un travail significatif des historiens, on se trouve dans l'ignorance quant à de possibles relations entre des Africains avec la mer et les autres mondes ». La médiatisation outrancière de la commémoration du 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage et ses dérives ont démontré l'urgence d'un travail historique érigeant en objet de recherche un fait devenu un enjeu de mémoire, obscurci par « un débat chargé d'*a priori* et de calculs idéologiques que les avancées scientifiques sont loin d'avoir évacués » (p. 260). La spécificité de ce commerce, la pluralité des traites -- atlantique et arabe --, la thèse d'E. Williams sur le rôle de la traite dans la genèse du capitalisme, sont passées en revue. Les « problèmes historiographiques posés par la traite et les diasporas » contiennent des

pages très stimulantes sur le débat idéologique et politique, notamment dans la phase de l'impérialisme colonial⁶.

Dans le tome II, trois questions -- les États et leur devenir, l'organisation spatiale, les mutations économiques et sociales -- se font écho du XIX^e siècle au XX^e siècle tout au long d'une trame chronologique judicieusement découpée en sept chapitres qui cassent le découpage habituel en périodes pré- et postcoloniales. L'épithète de précolonial ou de traditionnel est ainsi réfutée car « il y a un défaut de perspective [...] à vouloir donner un sens à l'évolution très longue et inachevée d'un continent à partir du dernier siècle de son histoire : le siècle colonial. Une telle myopie [...] tient aussi à ce que beaucoup continuent d'y puiser, par leur adhésion ou leur hostilité à ce que la colonisation aurait signifié, la légitimité de leurs positions actuelles » (I, p. 4). Dessinant une typologie des États -- abordés avec toutes les ressources de l'anthropologie et de la science politique -- les auteurs montrent que le ressort de leur émergence et de leur restructuration au début du XIX^e siècle fut d'abord, tout comme en Europe, la guerre : *jihad* en Afrique de l'Ouest, État guerrier de l'ashanti, *mfecane* de l'État zulu ; les contraintes extérieures, liées aux transformations de la traite négrière en « commerce licite » sur le versant atlantique ; ou les modalités d'une économie insulaire à la recherche d'un nouvel équilibre par expansion de la frontière swahili, dans le cas de l'État zanzibarite. Mais c'est en descendant dans l'épaisseur sociale, jusqu'au noyau dur des sociétés auto-organisées qu'on trouve les moteurs complexes de dynamiques anciennes et actuelles : Chaka, Samory Touré, Menelik II ont rencontré les résistances de communautés qui ont refusé de se retrouver dans une hégémonie englobante. Les auteurs y lisent une commune résistance à l'État qui n'aurait pas réussi à dominer des sociétés indociles. Les épisodes mouvementés du temps présent perdent de ce fait leur caractère de chaos et les auteurs soulignent les stratégies efficaces des Africains pour affronter depuis longtemps des situations difficiles. E. M'Bokolo note de 1880 à 1920 des « résistances ininterrompues » aux conquêtes, S. Le Callenec relativise le poids de la séquence 1920-1940 (« Age d'or ou crépuscule de la colonisation ? ») et souligne aux chapitres V et VI l'accélération de l'histoire de 1939 à 1945, prélude aux voies de l'émancipation : la mainmise étrangère est un simple épisode qui n'épuiserait pas la capacité des Africains à se gouverner eux-mêmes.

Dans la même perspective, l'analyse des soubassements culturels des États permet de comprendre pourquoi et comment des sociétés se sont pliées à des structures étatiques. Leur légitimité, les États la puisent dans l'islam (Samory et la révolution dyula), le christianisme en Éthiopie, ou dans une idéologie de la culture nationale revigorée par les apports religieux externes comme à Madagascar. Même attention enfin aux modes par lesquels les Africains ont contourné les carcans (tribaux, esclavagistes, étatiques) au cours des siècles dans le chapitre « L'Afrique dans le sillage des traites esclavagistes, XV^e-XVIII^e siècle » (I, pp. 311-407) : une place de choix est faite aux phénomènes d'acculturation continue et de métissage qui ont transformé, sur les comptoirs atlantiques et de l'océan indien, les Africains autant que les Européens, tels ces Portugais des *prazos*⁷ mozambicains (pp. 394-398) ; aux groupes charnières comme les métis (pp. 383-388), ou à la noblesse kongo captant à son profit le christianisme ou l'islam pour consolider au XVIII^e siècle une hégémonie politicosociale (p. 334) ; enfin aux groupes victimes des razzias, des guerres et des déportations dont la recherche de voies du salut -- révoltes, fuites et marronages, quête d'un islam populaire, réappropriation du christianisme, combinaison, dans le Nouveau Monde et le monde arabe, de deux attitudes (assimiler ou être assimilé) --,

montre que les désordres liés aux traites « peuvent aussi se lire par le bas, à partir des réponses apportées par ces composantes de la société » (p. 362).

L'articulation de dynamiques longtemps considérées comme exclusives, l'interne et l'externe, le global et le local, sonde le décloisonnement d'espaces politiques et économiques (Méditerranée/Sahara, océan Indien/Zanzibar). La fécondité de ce parti méthodologique culmine dans l'analyse de l'avancée de multiples frontières au XIX^e siècle (II, pp. 191-253) : « villes-terminus » des caravanes transsahariennes, avancée de la frontière du peuplement arabe en Égypte et au Soudan ou des Arabo-Swahili lors de l'expansion de l'empire zanzibarite, turbulences frontalières de l'Afrique du Sud émergente, la globalisation accrue des espaces politiques économiques et culturels est cartographiée ; on mesure ainsi comment les frontières larges de ces « économies-mondes » ont été renforcées ou cassées par la pénétration européenne, quatrième frontière.

Le dernier chapitre, « Économies et sociétés contemporaines » est conçu comme un dialogue entre la sociologie (J. Copans), la géographie, la littérature et l'histoire. Les problématiques classiques des structures sociales de l'espace urbain s'articulent à de nouvelles réflexions sur les problèmes d'identité et les dynamiques culturelles : les thèmes récurrents du panafricanisme ont été portés depuis les années 1960 par des musiciens ; depuis les années 1990, ce groupe original de médiateurs sociaux produit un mode original de narration historique favorisant une démocratisation de la possibilité de raconter son histoire... autant d'incitations à cerner les interactions entre culture lettrée et culture dite populaire.

Tout se passe comme s'il y avait pour l'historien africain plusieurs terroirs, celui de l'ethnie, celui de la nation, et puis un espace africain mal connu encore, non réductible à une juxtaposition d'États ou d'ethnies et qui reste à déterminer. Et l'auteur de conclure, en un contagieux élan afro-optimiste : « ...il y a tout lieu... de proclamer aujourd'hui comme naguère François Rabelais : "Toujours Afrique apporte quelque chose nouvelle" ».

NOTES

1. Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1971, p. 152.
2. Notamment dans « Les dynamiques de longue durée. XV^e-XVIII^e siècle » (t. I, chap. 6), et dans « Guerres et États : l'Afrique politique au XIX^e siècle » (t. II, chap. 1).
3. Question braudélienne qui rappelle que le chanfre de la nouvelle histoire avait une connaissance faible et indirecte du « continent noir ». F. Braudel, *Grammaire des civilisations*, Paris, Champs Flammarion, 1993 (1^{re} éd. 1963), pp. 154-190.
4. Sur les étapes de ce combat, voir le bilan établi par A. Appiah, « The Hidden History », *The New York Review of Books*, XLV, n° 20, décembre 1998.
5. T. I, chap. 3, 4 et 5.
6. Voir dans le chapitre IV : « L'esclavage des Noirs : intérêts économiques et problèmes de conscience », « Race et culture », « Théories des races et racisme anti-Noir », pp. 292-309.

7. « Concession de terres données par le Portugal à des ressortissants au Mozambique »
(p. 394).